

# La Chine des psychanalystes français

Rainier Lanselle

Dans son ouvrage paru en 2008, intitulé *La Chine de la psychanalyse*, le psychanalyste Philippe Porret parle « d'un mot plus captivant qu'un morceau de verre scintillant dans l'herbe pour une pie : *sinologie*... »<sup>1</sup>. La sinologie, la Chine, exercent en effet depuis toujours une fascination singulière sur les psychanalystes, et spécifiquement les psychanalystes français. Qu'il s'agisse de questions théoriques ou cliniques, mais aussi – puisque la question est de pleine actualité – de la diffusion de la psychanalyse en Chine au titre de l'intérêt clinique ou philosophique qu'elle y suscite<sup>2</sup>, un certain

---

<sup>1</sup> Philippe Porret, *La Chine de la psychanalyse*, Paris : Campagne Première, 2008, p. 146.

<sup>2</sup> L'état des lieux le plus complet à ce jour est le livre pionnier de Philippe Porret, inscrivant de plus la situation actuelle de la psychanalyse en Chine dans le contexte de l'histoire de l'introduction de cette discipline et de ses notions dans ce pays depuis un siècle. Voir également Rainier Lanselle, « Quelle place pour l'analyste dans la modernité chinoise ? », *Essaim*, 2007-19 ; Rainier Lanselle, « Le sujet chinois dans la demande de la psychanalyse », in Frédéric Wang (dir.), *Le Choix de la Chine d'aujourd'hui, entre la Tradition et l'Occident*, Paris : Les Indes Savantes, 2010 ; Huo Datong 霍大同, « Singularité de la formation des analystes en Chine (Chengdu) », *Essaim*, 2003-11. Laurent Cornaz, « Quelle place pour la psychanalyse en Chine ? », *Champ lacanien - Revue de Psychanalyse*, 2005-2 ; Huang Zuo 黄作, *Bu si zhi shuo – Lakang zhuti lilun yanjiu* 不思之说 – 拉康主体理论研究, (Dire sans y penser – Recherches sur la théorie du sujet chez Lacan), Beijing : Renmin chubanshe, 2005 ; Zhang Yibing 张一兵, *Bu Keneng de cunzai zhi zhen – Lakang zhexue yingxiang* 不可能的存在之真 拉康哲学映像 (L'impossible réel de l'être – Reflets de philosophie lacanienne), Beijing : Shangwu yinshuguan, 2006 ; Huo Datong 霍大同, Qin Wei 秦伟, Zhang Jingyan 张晶燕 (dir.), *Jingshen fenxi biji* 精神分析笔记 (Psycho analysis Notes), 19 numéros, 5 vol., Chengdu : Sichuan daxue gonggong guanli xueyuan, 2000-

nombre de « questions chinoises » sont venues alimenter les débats de la psychanalyse française. Si l'on sait ce que cette psychanalyse française doit aux apports des disciplines – philosophie, linguistique, anthropologie... – qui ont fait partie de la mouvance structuraliste, on sait, en général, moins ce qu'elle doit à cette « science de la Chine » qui n'a jamais cessé de l'intriguer. À cause de Lacan en partie, il est sans doute peu de corps de métiers, en France, qui se soient autant intéressés à la Chine, sa langue, sa culture, mais aussi aux travaux de leurs interprètes, les sinologues, que les psychanalystes.

### **De Freud à Lacan : les prestiges ambigus du chinois**

Freud, dès *L'Interprétation des rêves* et les leçons d'*Introduction à la psychanalyse*, avait déjà manifesté un intérêt pour l'écriture chinoise, qu'il voyait, en raison de sa nature logographique, comme idéalement adaptée à l'expression de l'inconscient, selon les modèles, qu'il décrivait, de la condensation et du déplacement<sup>3</sup>. Bien sûr sa conception, qui rapprochait

---

2003 ; *Guoji jingshen fenxi yantaohui lunwenji* 国际精神分析研研究会论文集 (Actes du colloque “International symposium of Psychoanalysis Chengdu 2002”), 2002 ; on peut citer de nombreux sites dont *Zhongguo xinli zhiliaoshi* 中国心理治疗师 *Psychotherapist of China* (<http://www.easemind.com>), et le blog fort documenté du professeur Cong Zhong 丛中, psychiatre et psychanalyste, professeur et clinicien à l'hôpital n°6 de l'université de Pékin (<http://blog.sina.com.cn/congzhong>).

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris : PUF, 1967 : chap. VI (« Le travail du rêve ») et VII (« Psychologie des processus du rêve »), p. 303 sur l'écriture chinoise, p. 241 et 293 sur les hiéroglyphes égyptiens ; Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1961, p. 277-278. Jacques Derrida s'appuie sur Freud pour supposer une « pensée du trait » qui s'opposerait aux traditions dominée par la voix, Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris : Seuil, 1967, p. 293-340. Sur le sujet voir Joël Birman, « Écriture et psychanalyse 1 : Derrida, lecteur de Freud », *Figures de la psychanalyse* 2007-1(15), p. 204. Pourtant les travaux de la linguistique historique ont amplement démontré que la voix n'est pas moins présente dans la genèse de l'écriture chinoise que dans les autres systèmes d'écritures, voir Françoise Bottéro et Redouane Djamouri (dir.), *Écriture chinoise : données, usages et représentations*, Paris : EHESS-CRLAO, 2006. Huo Datong entend explorer la correspondance entre les deux mécanismes

les caractères chinois des hiéroglyphes égyptiens, reposait sur cette vision romantique et imaginaire de l'écriture chinoise qui a encore la vie dure aujourd'hui et que critiquait dans son livre récent Viviane Alleton, en se demandant : « Pourquoi tant de chimères ? »<sup>4</sup>. Mais c'est surtout avec le bond théorique franchi par Lacan que le chinois prend une dimension expérimentale importante dans la théorie psychanalytique. En tirant, de son fameux « retour à Freud », la conclusion décisive de la nature langagière de l'inconscient, et donc en inscrivant dans la psychanalyse l'apport de la linguistique, Lacan allait donner du même coup au chinois un statut à certains égards privilégié. Le chinois est la seule langue extérieure à la famille indo-européenne à laquelle il fasse allusion de façon continue dans ses quelque trente années de séminaire, et il la convoque régulièrement au cours de ses élaborations théoriques<sup>5</sup> – quoique d'une manière qui, du point de vue du sinisant, ne va pas sans poser souvent bien des problèmes. Nous noterons en passant que, chez lui, c'est d'abord de langue chinoise, et pas tellement de culture chinoise, qu'il s'agit en priorité.

Dans son séminaire de 1971, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan dit : « ... je me suis aperçu d'une chose, c'est que peut-être je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois »<sup>6</sup> – formulation un peu étrange au reste car on peut légitimement se demander ce que signifie « être lacanien », pour Lacan... Quoi qu'il en soit, il explique que c'est à cause de la langue chinoise qu'il aurait pu généraliser la fonction du signifiant pour l'inconscient, laquelle fonction tient une si grande place,

---

de l'inconscient révélés par le travail du rêve – condensation et déplacement – et les six procédés de la formation des caractères chinois, Huo Datong 霍大同, « Deux procédés de la pensée inconsciente. Une étude comparative sur les rêves et les caractères chinois », *La clinique lacanienne*, 2003-1(6), p. 59-66.

<sup>4</sup> Viviane Alleton, *L'Écriture chinoise. Le défi de la modernité*, Paris : A. Michel, 2008, p. 207-226.

<sup>5</sup> Le site « Lacanchine » animé par Guy Flécher réunit l'ensemble des citations des écrits et séminaires de Lacan relatives à la Chine et au chinois : [http://www.lacanchine.com/L\\_References\\_0.html](http://www.lacanchine.com/L_References_0.html).

<sup>6</sup> Jacques Lacan, *Le séminaire Livre XVIII. D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)*, Paris : Seuil, 2006, p. 36, séance du 20 janvier 1971. Toutes les citations chinoises du séminaire sont rassemblées sur : [http://www.lacanchine.com/L\\_Seminaire00.html](http://www.lacanchine.com/L_Seminaire00.html).

comme on le sait, dans son élaboration théorique de la psychanalyse. On a pu souligner, par ailleurs, par l'examen d'autres des innombrables moments où il fait allusion au chinois, que c'est le chinois qui aurait aussi joué un rôle déterminant dans des conceptualisations plus tardives, ceci en particulier autour de la question du nouage, par lequel il cherche à articuler les trois éléments de « sa topique » que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire <sup>7</sup>. On le sait, le psychanalyste de la rue de Lille entreprit, dès les années 1940, des études de chinois aux Langues'O. Il parle quelquefois de son « vieux maître Paul Demiéville », mais on sait que ces études n'ont pas été poussées très loin, et dans son enquête le même Philippe Porret cité plus haut a pu trouver les relevés de notes, assez piteux, d'un Lacan pas toujours très assidu aux cours <sup>8</sup>. Lacan n'abandonnera pourtant jamais l'ambition d'apprendre le chinois, et c'est finalement à un répétiteur privé, François Cheng, qu'il aura recours. On regrette que ce dernier ne se soit jamais beaucoup exprimé sur cette relation privilégiée, mais on a suffisamment de raisons de penser qu'elle n'était pas toujours si accordée, l'un et l'autre poursuivant des objets différents dans ce qui a dû être au moins en partie un dialogue de sourds <sup>9</sup>. Peut-être est-ce de cette formation que Lacan a hérité la survalorisation remarquable qu'il fait, dans ses séminaires, du *Mencius*, dont il ne possède pas les moyens de relativiser l'importance au sein du paysage global de la pensée chinoise parce qu'il n'a pas eu les moyens de se former une véritable culture sinologique. Ce constat pose d'ailleurs un problème plus général, quant à la place du chinois dans son œuvre théorique. Quand Lacan discute de philosophie, de topologie ou de linguistique, il trouve face à lui des philosophes (surtout), des topologues (quelquefois), des linguistes (si peu...), qui peuvent lui donner la réplique ou éventuellement lui apporter la contradiction. La chaise du sinologue, qui est littéralement sur une autre planète, restera elle toujours vide. Il ressortira de cette situation un élément supplémentaire de prestige personnel de Lacan (qui n'en avait pas besoin !) face à ses disciples, lequel ne sera jamais remis en question et surtout ne sera guère géré par

<sup>7</sup> Erik Porge, « Sur les traces du chinois chez Lacan », *Essaim*, 2002-10, p. 141-150. Guy Flécher, « Du chinois aux nœuds » (<http://www.lacanchine.com/FG01.html>).

<sup>8</sup> Philippe Porret, *opus cit.*, p. 179-182.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 186-190.

ses épigones autrement qu'en termes de vénération pour l'omniscience du maître. D'une part, l'élaboration lacanienne à partir du chinois n'aboutit pas vraiment faute de dialogue, et d'autre part, les disciples ébahis répètent à l'envi que Lacan « sait le chinois », comme si ce savoir s'obtenait d'un coup. Le sinologue qui reconnaît à sa juste valeur l'apport lacanien se trouve souvent mal à l'aise – c'est un euphémisme – face à cette manifestation de dévotion. J'ai personnellement relevé certaines fautes de débutant, d'ordre strictement grammatical, dans les traductions de certains passages du *Mencius* que fait Lacan dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*<sup>10</sup> – le mal-surnommé « séminaire chinois » –, et je n'ai pu que constater la violence des réactions de lacaniens de stricte religion, face à mon sacrilège<sup>11</sup>. Par un tour curieux de l'histoire, aujourd'hui même des séminaires de psychanalystes plus ou moins teintés de sinophilie invitent, à Paris, des étudiants chinois venus de Chengdu, où ils sont les épigones de Huo Datong, psychanalyste formé en France, à intégrer ces notions de Lacan sur Mencius aux bases incertaines, notions qu'ils rapporteront en Chine. Alors que pour Freud la psychanalyse devait reposer sur des principes scientifiques, ouverts à la réfutation, on voit s'installer ici un pur discours d'autorité : le maître est infaillible, et ses erreurs n'en sont pas ; elles ne sont qu'un autre savoir ésotérique accessible par les gloses de commentateurs autorisés à débusquer la vérité cachée sous une parole supposée indicible. *Mencius*, pur produit du néoconfucianisme des

---

<sup>10</sup> Propos délivrés oralement à Philippe Porret qui m'interrogeait dans le cadre de la préparation de son livre, et rapportés in Philippe Porret, *opus cit.*, p. 191-93.

<sup>11</sup> Outre quelques horions, des articles ont ainsi été diffusés sur l'Internet, tel celui de Laurent Cornaz : « Dans le *li* de Mengzi, le plus-de-jour, intraduit », paru sur le même site Lacanchine. Le dit site, d'ailleurs l'un des porte-drapeaux de cette érection d'un Lacan versé en savoir chinois, fait également état (printemps 2010) du colloque franco-chinois des 23-25 avril 2010 à Chengdu intitulé « La nature de l'être parlant » (言在性), lequel colloque a pour point de départ mes quelques remarques, ainsi que celles de Philippe Porret auxquelles j'adhère sans réserve, à propos du chinois de Lacan (note précédente). Ce débat « sur Mencius » interne à quelques lacaniens français et déporté sur le site de Chengdu et le groupe qui y a été fondé à travers Huo Datong, est typique de la manière dont la Chine sert de scène à des enjeux locaux. Le public chinois qui s'y trouve pris à témoin ne se voit guère offrir d'autre solution que de s'y déterminer en termes de loyauté, ce qui aurait plutôt tendance à dresser un portrait assez autoritaire dudit groupe.

Song dans son aspect le plus conservateur, se trouvera ainsi renforcé en Chine même, par des gens se réclamant de la psychanalyse, portée dans un « discours du maître » dont Lacan montrait par ailleurs la distinction structurelle avec le « discours du psychanalyste »<sup>12</sup> ...

## **La Chine, nouvelle frontière inédite pour la psychanalyse. La question culturelle**

Il faut se remettre, aussi, dans le contexte de ces années où Lacan parle, celui d'une Chine salonarde avec ses petits marquis parisiens et qui est en même temps celui du maoïsme. Héritier des *Lettres édifiantes et curieuses* du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la Chine, mêlant un romantisme révolutionnaire avec la conviction que la Chine offre une alternative politique radicale à tout ce que nous connaissons, le maoïsme a alors plus que croisé le chemin de la psychanalyse, puisque nombre de psychanalystes français, et qui sont pour certains aujourd'hui les barons de la Lacanie, ont connu un parcours de jeunesse qui est passé par le maoïsme. C'est une donnée qui n'est pas négligeable, car le signifiant « Chine » attaché à la personne de Lacan a joué dans l'attrait qu'il a exercé sur cette jeunesse. On a même pu soutenir que bien des engagements maoïstes qui auraient pu, comme ce fut le cas des gauchismes italien et allemand, virer au terrorisme, ont été détournés de ce but, en France, par l'enseignement de Lacan renvoyant le sujet à sa névrose plutôt qu'à un complot fomenté dans le social. Lacan a été intéressé de près, à des égards divers et y compris jusque dans sa famille proche, par la question maoïste, même s'il fut assez fin pour s'épargner

<sup>12</sup> Les « Quatre discours » (« du maître », « de l'hystérique », « analytique », « universitaire ») constituent l'un des chapitres importants de l'élaboration lacanienne au long de ses années d'enseignement. Ils ont été développés à partir du séminaire Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse, Le séminaire Livre XVII. L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris : Seuil, 1991. Sur le sujet voir Moustapha Safouan (dir.), *Lacanian : les séminaires de Jacques Lacan (II, 1964-1979)*, Paris : Fayard, 2005, p. 203-226 ; Erik Porge, *Jacques Lacan, un psychanalyste parcours d'un enseignement*, Toulouse : Erès, 2000, p. 314-323. Par ailleurs, certains psychanalystes se sont trouvés intrigués par cette préférence accordée par Lacan à Mencius : Erik Porge relève qu'elle ne va pas de soi, s'agissant du philosophe de la morale posant le « postulat d'une nature humaine bonne », Erik Porge, *opus cit.*, 2000, p. 149 et Philippe Porret, *opus cit.*, 2008, p. 261-264.

le ridicule d'un voyage en Chine, auquel il fut instamment incité par des membres éminents du groupe de *Tel Quel*, et qui aurait eu pour mission d'aller demander au président Mao si les Chinois avaient un inconscient... Comme beaucoup d'autres sinisants, Lacan n'alla jamais en Chine<sup>13</sup>.

N'empêche que la séduction de l'altérité spécifique de la Chine, de la nouveauté radicale de ses modèles (linguistique, scripturaires, familiaux, sociaux, etc.) n'a pas fini d'interroger les psychanalystes français qui, aujourd'hui, dans le contexte d'une importante demande chinoise concernant la psychanalyse, s'occupent de psychanalyse et de Chine. Ce point pose beaucoup de problèmes cruciaux, aussi bien théoriques que cliniques, aussi bien de principe que de méthodologie. En particulier, y a-t-il des bases pour soutenir l'idée d'une différence structurelle de (pour aller vite) « l'inconscient chinois », et qu'il faudrait donc aborder « la Chine », quand on est psychanalyste, avec des paradigmes particuliers ? Pour répondre à ce type d'interrogations, la médiation de ces experts de la Chine que sont les sinologues devient décisive. Cette médiation est elle-même épineuse, mais elle est nécessitée par le caractère inédit de la situation du monde psychanalytique par rapport à la Chine. Depuis le temps même de Freud, l'histoire de la psychanalyse a été faite de franchissements de frontières. La traduction, l'adaptation à des cadres culturels nouveaux, l'écoute de patients comme la formation d'analystes dans de nouvelles langues d'accueil ont toujours fait partie de l'histoire de la discipline. Cependant à l'exception de quelques périmètres délimités du monde arabe, sa transmission a été pour l'essentiel confinée au monde occidental, et à celui des langues indo-européennes. La phase actuelle de diffusion de la psychanalyse en Chine est inédite à beaucoup d'égards, et d'abord parce que, pour la première fois, les analystes étrangers qui transmettent cette discipline se trouvent confrontés à une barrière de la langue qu'ils ne franchiront jamais. L'héritage culturel restera de même, dans une large mesure, fermé à des gens qui font cependant le pari de s'adresser au plus intime de la subjectivité, laquelle, pour chaque sujet, est nichée justement au cœur de sa langue et de sa culture.

---

<sup>13</sup> Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris : Fayard, 1993, p. 455-462 ; Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, 2, 1925-1985*, Paris : Fayard, 1994, p. 530-550.

Laissons de côté les difficiles questions théoriques et pratiques de la clinique – par exemple ce qui peut se passer dans une séance où analyste et analysant se comprennent à peine, du strict point de vue linguistique –, ou jusqu'à quel point il est possible de conduire un entretien clinique, où chaque signifiant est crucial, par l'intermédiaire d'un interprète, et tournons-nous simplement vers la médiation culturelle, où la compétence du sinologue est directement concernée. Cet enjeu a beaucoup agité le milieu des psychanalystes français ces dernières années, et continue de les occuper aujourd'hui, en raison de l'actualité de la transmission de la psychanalyse en Chine, laquelle intéresse des aspects tels que la formation des candidats chinois au statut de psychanalyste qui viennent en France effectuer une analyse et suivre des études dans le domaine ; les séminaires et conférences de praticiens français en Chine ; l'impact de questionnements en provenance de Chine sur la théorie et la pratique de la psychanalyse elle-même...

Le débat a laissé apparaître deux options assez tranchées et opposées. C'est d'une part une vision non culturaliste de l'inconscient et de la pratique psychanalytique : l'inconscient produit certes des symptômes qui sont orientés par les lignes de force d'une culture, voire dont la prégnance diffère d'une culture à l'autre, mais la question culturelle n'est pas première, sauf à aligner complètement le sujet individuel sur sa culture. C'est d'autre part une vision culturaliste, d'une « ethnopsychanalyse », selon laquelle l'altérité de certaines cultures, comme la chinoise, est telle qu'elle oblige à des pratiques différentes, voire invite à remettre en cause les fondements mêmes de la théorie psychanalytique (elle s'interroge par exemple sur l'existence d'un « œdipe chinois »). La deuxième option, en toute logique, revient à décharger le sujet de son symptôme sur le collectif, ce qui correspond au même révisionnisme qui fut celui de Jung élaborant ses théories sur les archétypes. On sort alors du domaine de la psychanalyse freudienne, qui ne saurait être qu'une clinique du sujet, sans parler même des questions raciales sous-jacentes au problème.

### **Du maoïsme aux... lettrés : l'attrait d'une Chine paradigme de l'altérité ?**

Le débat a été vif, et il est curieux de constater comment, à l'instar de la manière dont la querelle des rites chinois au XVIII<sup>e</sup> siècle porta la contro-



verse au-delà du strict cadre de l'église catholique, la Chine a servi de prétexte, en France, à des mises au point sur des problématiques internes au milieu même des psychanalystes. C'est plutôt cette même seconde tendance culturaliste qui s'est trouvée la plus organisée dans la consultation du magistère sinologique, parce que ce sont en France les conceptions qui soulignent l'altérité chinoise qui connaissent le plus large écho dans le grand public : celles d'un Marcel Granet ou d'un François Jullien. Ce dernier est de très loin le sinologue le plus connu et le plus influent dans la planète psy comme dans d'autres milieux, et ses paroles ont d'autant plus d'impact sur la perception française de la Chine qu'elles n'ont jamais été publiquement débattues ou contestées par les sinologues français, lesquels, dans leur désaveu global, ont choisi à leur égard la pire solution, celle du silence méprisant. Lorsque des psychanalystes sont allés trouver François Jullien pour s'en remettre au savoir qu'ils lui supposaient sur la Chine, l'inconscient et la psychanalyse, puisque apparemment il en connaissait un bout sur la question de l'Autre, il en est sorti une collection d'articles rassemblés sous le titre *L'Indifférence à la psychanalyse. Sagesse du lettré chinois, savoir du psychanalyste*<sup>14</sup>. À partir des constructions culturalistes du sinologue, des psychanalystes y renonçaient curieusement à une part de leur compétence en matière de clinique, cautionnant un titre qui annonçait que la psychanalyse devait glisser sur « les Chinois » comme l'eau sur les plumes d'un canard. Cela n'alla pas quand même sans certaines suspicions, et les mêmes regardèrent également avec énormément d'intérêt le débat sur le même François Jullien qu'apportaient de Suisse (puisqu'en France il n'avait pas lieu) les critiques de Jean-François Billeter<sup>15</sup>.

Ce petit épisode mérite qu'on y réfléchisse, car il reste navrant de constater que pour une partie du public, même relativement éclairé, la Chine est encore perçue plus ou moins dans les mêmes termes qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dans la contemplation érotisée de son altérité supposée, alors que pour la plupart des sinologues, nous n'en sommes plus là. Il ne devrait

---

<sup>14</sup> Thierry Marchaisse et Laurent Cornaz (dir.), *L'Indifférence à la psychanalyse. Sagesse du lettré chinois, désir du psychanalyste : rencontres avec François Jullien*, Paris : PUF, 2004.

<sup>15</sup> Jean-François Billeter, *Contre François Jullien*, Paris : Allia, 2006, livre auquel le principal intéressé répondit par un autre : François Jullien, *Chemin faisant. Connaître la Chine, relancer la philosophie. Réplique à \*\*\**, Paris : Seuil, 2007.

pas non plus d'ailleurs en aller de la sorte pour les psychanalystes, s'ils étaient logiques avec la théorie, car il ne peut y avoir d'incarnation de l'Autre qu'imaginaire : ce n'est jamais de celui qu'on croit qu'il s'agit. Il manque certainement des débats, non pas seulement internes à la sinologie, mais aussi publics, tels que ceux qui ont secoué de façon bénéfique dans les décennies passées les historiens ou les sociologues. Les psychanalystes ont fait de même, et notamment parce qu'ils ont, depuis cent ans que la discipline existe, sans cesse travaillé et retravaillé à écrire leur propre histoire, en assumant les heurts inévitables qui devaient en découler. La sinologie française, qui a trois cents ans, n'a encore jamais écrit la sienne, ce qui est peut-être l'une des causes de ce pour quoi elle peine encore à situer son savoir aux yeux d'autres acteurs du champ social.

### **Perspectives et engagements**

La soif de savoir sinologique dans les rangs des psychanalystes montre que les demandes de croiser celui-ci avec d'autres ne manquent pas. Bien des chantiers sont imaginables, et à la mesure des moyens de la profession. C'est d'abord le cas dans l'Université. Tous les ans en France, un nombre non négligeable de thèses sont soutenues, dans les disciplines variées des sciences humaines (sciences sociales, histoire, linguistique, pédagogie de la langue, littératures comparées, esthétique, philosophie, et tant d'autres), dans lesquelles des apports sinologiques douteux, allant de l'inexactitude à la franche cuistrerie, viennent conférer une couleur d'exotisme. Majoritairement mais non exclusivement, ces thèses ont pour auteur des étudiants d'origine chinoise dont les directeurs se sont contentés de cette seule qualité pour leur supposer un savoir de type universitaire sur leur langue, leur culture, leur pays, leur histoire, etc. : ni la direction du travail ni les jurys n'ont bénéficié, dans la plupart des cas, d'avis ou de présence sinologiques autorisés. Ce savoir médiocre reçoit l'onction des écoles doctorales et de leurs diplômes, et souvent au titre même de l'apport chinois qui en est constitutif. Or depuis quand la seule qualité de ressortissant d'une nation confère-t-elle, hors formation spécifique, une position propre à débattre, à niveau universitaire, des productions de cette nation ? Ce trait est très visible dans nombre de travaux (mémoires de master, thèses) du domaine des sciences humaines cliniques, dont fait partie, dans la carte universitaire, la psychanalyse. Pour

des raisons que nous avons esquissées – un imaginaire de la Chine qui a la vie dure chez certains membres de la communauté psychanalytique –, cette distorsion est parfois structurelle : des étudiants chinois tombent dans le piège narcissique de la demande, qui leur est subliminalement adressée, de correspondre à une vision pré-jugée de la Chine et les enferme dans une certaine image d’eux-mêmes. Il n’est que de lire le résultat de ces directions de travaux où le savoir critique sur la Chine constitue un angle mort, pour se persuader que l’exigence même minimale de sérieux sinologique ressort presque toujours bafouée de l’exercice, à telle enseigne que les sinologues tendent à surtout ne rien avoir à faire avec de telles productions. Il y a pourtant des moyens de sortir de ce non-dit. Ils ne seront pas nécessairement aisés à mettre en œuvre, car on ne déplacera pas facilement des volontés de ne-pas-savoir auxquelles peuvent être attachés bien des bénéfices institutionnels comme subjectifs. Quand elles sont suffisamment informées, les UFR concernées dont l’objet n’est pas prioritairement sinologique comprennent cependant qu’elles n’ont aucun intérêt à servir de support à des discours ineptes ou à des savoirs sujets à caution sur la Chine. Des structures universitaires pluridisciplinaires – telle l’université Paris Diderot – où coexistent des UFR d’orientalisme et de sciences humaines cliniques, lesquelles aujourd’hui ne se rencontrent jamais, pourraient facilement mettre en place les instruments de collaborations, sous la forme de séminaires ou de formations conjoints, ou de codirections de travaux. Ceci ne supposerait même pas de modifier les diplômes existants. S’il fallait qu’on en créât, il y aurait un leadership à prendre pour les institutions et unités de formation où les études chinoises sont représentées, partout où la médiation interculturelle est en jeu. Ceci concerne tout particulièrement les domaines en psy-.

Dans le champ social plus généralement. Il existe dans la société française d’aujourd’hui tout un sous-continent d’acteurs sociaux en contact avec, selon la formule consacrée, des populations d’origine chinoise. Soignants de centres thérapeutiques tels les CMP/CMPP, psychiatres, orthophonistes, membres des lieux d’accueil et d’orientation de la Croix-Rouge, acteurs de l’aide sociale à l’enfance, psychologues scolaires, assistantes sociales, etc., ils ont en commun d’être souvent complètement démunis chaque fois qu’ils sont confrontés à des demandes de personnes d’origine chinoise. Ces dernières sont souvent vouées, faute de mieux, au bricolage des interprètes

improvisés, à une ethnopsychiatrie dépassée, et de manière générale à des préjugés culturalistes coriaces. Il y a là une source de souffrance psychique importante qui, bien souvent, ne passe pas inaperçue desdits acteurs sociaux, qui ne savent cependant pas où trouver les éléments de savoir, souvent culturels plus que simplement linguistiques, qui leur manquent. Ces professionnels sont autant de destinataires potentiels de formations spécifiques où les compétences des sinologues peuvent être engagés à des titres variés, et sans que ces sinologues aient particulièrement besoin d'être versés eux-mêmes dans des savoirs psy-. Le cadre le plus adapté à une telle transmission pourrait être, davantage que les diplômes classiques, celui des diplômes universitaires (D. U.) de la formation continue, par nature faciles à adapter à des formations très ciblées. Au moment où les simples D. U. de langue chinoise offerts par les UFR de chinois sont battus en brèche par une offre devenue pléthorique (associations, Instituts Confucius, etc.), l'expertise sinologique dans des D. U. spécifiques non seulement serait difficile à concurrencer, mais recevrait sans aucun doute, et pour de multiples raisons, une claire préférence de la part de ces professionnels – et ils sont nombreux – qui ne se suffisent plus des divers imaginaires et fantasmagories sur la Chine, mais cherchent encore ceux qui les aideront à interpréter les réalités qu'ils en perçoivent.